



LE CAPITOLE

PRIX DE L'ABONNEMENT
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN 25 f.
SIX MOIS 15 f.

L'ESPAGNE, L'ANGLETERRE ET TOUS
LES PAYS NON NOMMÉS
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)
UN AN 40 f. SIX MOIS 22 f.

JOURNAL

RELIGIEUX, POLITIQUE,

LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL.

PRIX DE L'ABONNEMENT
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN 25 f.
SIX MOIS 15

L'ITALIE, LA FRANCE, LA CORSE, L'ALGÉRIE,
LA BELGIQUE ET LA SUISSE
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)
UN AN 30 f. SIX MOIS 17 f.

AFFRANCHIR TOUTE DEMANDE INDIVIDUELLE
D'ABONNEMENT ET NON LES COLLECTIVES

PARAISANT DEUX FOIS PAR SEMAINE.

BUREAU DE LA DIRECTION: RUE
DE LA CROIX N. 14.

MAINTENIR LE BIEN PARTOUT OÙ IL EST;

METTRE LA MORALE PARTOUT OÙ ELLE N'EST PAS!

ON S'ABONNE: à Rome, au bureau de la Direction rue de la Croix N. 14. -- à Paris chez Sagnier et Bray, libraires rue des SS. Pères, 64 -- à Lyon, chez M. Marteau et C. Place de S. Nizier N. 6. -- à Marseille, chez M. Ve. Camoin Libraire, place Royale, et par-tout; au Secrétariat des Evêchés ainsi qu' aux sacristies des Cures et Paroisses.

ENCORE UN TRÔNE QUI S'ÉCOULE!

Est-ce Dieu qui le veut? Est-ce l'enfer qui le commande? La question est posée devant l'Univers; que l'Univers réponde! Notre réponse à nous est faite depuis long-tems. Car, lorsque nous avons dit dans notre prospectus: *il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche-Tarpeienne*: c'est comme si nous avions avancé: IL N'Y A QU'UN PAS DU TRÔNE A L'ÉCART! — C'est que Dieu n'a donné la puissance aux hommes que pour être ici bas l'image vivante de sa paternelle autorité. Malheur donc à qui s'en sert pour la tyrannie: il est traîné tôt ou tard à l'infamie des gémonies!

Et ne croyez pas que tous les exemples soient donnés au monde! — Il y a encore le sang de la Pologne qui demande justice; il y a encore une palme réservée au long martyr de l'Irlande; il y a encore une Grâce qui ne peut être éternellement arrachée à son Dieu; il y a encore un Liban qui du Golgotha doit monter au Thabor. . . Heureuse la Russie; heureuse l'Angleterre si, se hâtant de rentrer dans le sein de l'Eglise, elles préviennent un de ces coups par lesquels Dieu proclame hautement qu'il a préparé la honte à quiconque se fait adorer à sa place. Mais si, dans leur aveuglement, elles veulent attendre que leurs propres catastrophes se joignent à celles qui se multiplient sous nos yeux, elles n'auront pas à nous faire le reproche de les avoir laissées dans une fatale sécurité. L'un de nos collaborateurs écrivait, dans son voyage en Orient, ces autres paroles que l'on dirait tombées aujourd'hui de sa plume; et cependant elles sont livrées à l'impression depuis l'année 1846.

« Quel est l'homme religieux, philosophe ou penseur, qui ne se sente ému au spectacle imposant du mouvement qui se propage d'un pôle à l'autre? Tout se réveille, tout s'agite, tout se lève et tout marche. Le vieux monde va se dépouillant de sa

forme, pour en revêtir une nouvelle plus adaptée à ses besoins nouveaux. Dans un demi-siècle, que restera-t-il de ce que nous voyons aujourd'hui? Dieu seul le sait. Et pourtant, qu'est-il arrivé?... Un cri de triomphe a retenti sur les cimes du Calvaire; et dix-huit siècles nous en ont apporté l'écho. — Malheur aux princes qui ne comprendront pas cette voix sublime! Ils se précipitent vers leur perte. En vain prétendent-ils s'opposer au mouvement, et courber les peuples à leur volonté, par la force; ils ont compté sans Dieu, et Dieu, à son tour, va compter sans eux. Voilà que la lumière se fait et que l'empire de l'esprit arrive. Le règne de la force brutale ne sera bientôt plus: Le souffle de Dieu va passer; de tant de grandours et de puissance, il ne laissera que des ruines. Mais, au dessus de tous ces débris, plane la croix; à ses pieds s'assoit paisiblement la liberté.

« Sans la croix, la liberté n'est pas possible; elle en est la juste balance; elle la mesure aux poids du sacrifice. Voilà ce que ces princes ne veulent pas comprendre. Dieu les a cependant avertis par de terribles leçons; et peu de siècles ont vu ébranler ou crouler tant d'empires. Qu'ils passent donc! la croix restera. A quelque jour, Dieu lui rendra sa splendeur et sa force, et l'œuvre de la régénération sera accomplie ».

ENTENDONS-NOUS!

C'est le seul cri de ralliement, employé par notre plume; laquelle, se servant de Journal le Capitole, comme d'une véritable chaire publique, pour discuter devant les hommes ce qui les intéresse tous au suprême degré, ne veut laisser personne dans l'alternative de dire: *je crois, sans trop comprendre*; ou: *je ne crois pas, parce que je n'ai*

pas suffisamment compris. Faisant donc un retour sur tout ce qui a été déjà posé d'essentiel dans ce journal, nous disons relativement au premier article du premier numéro: de tout temps l'homme a été tourmenté du besoin impérieux de savoir qui il est, d'où il vient, où il va, comment il se trouve sur cette terre, par qui et pourquoi il y a été placé. Aussi, jadis la philosophie païenne, dans un moment de véritable raison, donna-t-elle à ses disciples, pour premier précepte, ce fameux: *Connais-toi toi-même!* — C'était déjà quelque chose que d'avoir montré la carrière et excité à la parcourir. Mais c'était encore bien peu, tant qu'une main puissante ne venait par lever l'infranchissable barrière et permettre aux coureurs impatients de voler vers le but et de l'atteindre. Grâce à Dieu, la barrière est levée depuis dix huit siècles; et aujourd'hui quand on agite ces problèmes redoutables, les *plus grands de tous*, il est possible d'en mettre la solution à la portée de tous les esprits.

En effet, peut-on encore être homme sans être chrétien? — Non: car, on ne peut être digne du nom d'homme qu'à la condition de faire un bon usage de son intelligence; et le bon usage que l'on fait de son intelligence mène infailliblement au Christianisme. — Peut-on encore être Chrétien sans être Catholique? — Non encore: car le protestantisme se fait seul avec une Bible, une religion qui exclut tout doute dans son intelligence, toute hésitation dans sa conduite; tandis que l'indépendance intellectuelle du Catholique abdique, mais entre les mains de Dieu, et de Dieu seul, le pouvoir de se créer une Religion. Aussi, c'est dans le Catholicisme, seulement, que se trouve la véritable égalité; parce que les esprits y sont éclairés des mêmes connaissances, et les volontés liées par les mêmes devoirs. Enfin la merveilleuse influence de cette doctrine de vie sur les cœurs nous est expliquée par l'action mystérieuse, mais incessante de la grâce,

VARIÉTÉS

Mandement de Monseig. l'archevêque de Paris, qui ordonne des prières pour la France.

Donis-Auguste Affre, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, archevêque de Paris;

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en notre Seigneur Jésus-Christ.

Jamais, nos très chers frères, il ne nous fut plus nécessaire d'implorer la protection de Dieu sur la France; lui seul peut inspirer cet esprit de sagesse si nécessaire à un peuple qui est appelé à régler ses destinées politiques, parce que lui seul tient dans ses mains les pensées et les paroles des hommes.

Nos destinées ne dépendent ni du hasard ni des combinaisons les plus savantes: « Ce qui est » hasard, dit Bossuet, à l'égard de nos conseils, » incertains, est un dessein concerté plus haut. »

Qui de nous, lorsqu'il a entendu cet épouvantable coup de tonnerre qui, sans signe précurseur, a brisé en un instant un trône entouré de tant de puissance, n'a reconnu aussitôt le dessein

mystérieux de celui qui se plaît à montrer aux rois que toute leur majesté est empruntée?

Quel est le chrétien qui, après avoir adoré, la face prosternée contre terre, une justice si prompte et si terrible, n'éprouve le besoin de lever les yeux vers le ciel, et d'invoquer toutes ses bénédictions sur la France?

Bientôt elle va se réunir dans ses comices pour nommer ses représentans, qui seront appelés à leur tour à nous donner une nouvelle Constitution; n'oublions pas, N. T. C. F., qu'au dessus de toutes les assemblées législatives, il est un *Législateur suprême qui seul fait prévaloir des lois justes*, parce que seul il peut mettre dans les consciences un désintéressement, un amour de la justice et de la vraie liberté supérieurs à toutes les passions humaines.

Invoquons cette sagesse qui abandonne si souvent les trônes de la terre, mais qui, de toute éternité, est assise à côté du trône du Créateur des mondes. Invoquons-la pour qu'elle inspire nos représentans; invoquons-la surtout pour qu'elle défende leur œuvre, si elle est digne du grand cœur de la France, contre les intérêts méprisables qui essaieront peut-être de la pervertir.

L'équité dans les lois, l'équité dans les magistrats qui les interprètent ou les font exécuter, la

soumission sincère dans tous les citoyens, soumission inspirée par un grand amour de l'ordre, le courage civique qui défend la société au péril de la vie, sont des dons de Dieu, car tout don parfait vient de lui. C'est donc vers cette source inépuisable de tous les bons sentimens et de toutes les vertus que nous devons élever nos cœurs avec un tendre amour et une confiance inébranlable.

Ne nous demandez pas, N. T. C. F., si nous formons d'autres desirs. Après avoir conjuré l'Esprit saint d'éclairer une nation dont les destinées nous sont si chères, nous ne formons plus qu'un vœu qui résume tous nos vœux, tous nos sentimens, un vœu qui s'échappe de notre cœur comme un cri d'amour et d'espérance. Ce vœu qui est unique, nous en prenons Dieu à témoin, est le salut de la patrie. « Le salut du peuple, voilà le premier principe et comme la fin dernière de tout gouvernement juste... Comment, en effet, la sagesse et la bonté divine auraient-elles pu sacrifier le bonheur de la multitude des hommes à la gloire d'un petit nombre d'heureux? En donnant des chefs au peuple, Dieu a prétendu lui donner des protecteurs. Il a voulu, suivant la sublime parole de Jésus-Christ, que les premiers d'entre les hommes fussent les serviteurs de tous. »

complément et pendant de la révélation: car la grâce est l'action de Dieu sur notre cœur pour le vivifier et l'habituer à la pratique des vertus; comme la révélation est l'action de Dieu éclairant notre intelligence et lui enseignant ce que nous devons croire et pratiquer.

Le Catholicisme est donc l'unique port où puisse se reposer en sécurité l'âme humaine! Mais ce que nous disons de l'individu, peut-on le dire, également, de la Société? En d'autres termes comment résoudre ce problème: *La Société peut-elle se sauver sans redevenir Catholique?*

D'abord que la Société ait besoin de se sauver, c'est-à-dire qu'elle soit en péril, c'est un point sur lequel tout le monde est presque d'accord, bien qu'on ne le soit guère sur les causes du mal ni sur les moyens d'y mettre un terme. Le rôle que joue la cupidité et l'égoïsme dans notre Société actuelle n'est un secret pour personne; notre civilisation touche à la barbarie la plus hideuse de toutes... à la barbarie savante. La glotonnerie industrielle dévore les populations ouvrières; on crie: *honneur à l'industrie!* mais on oublie qu'il faut crier aussi et bien plus haut: *honneur à l'homme, auteur de l'industrie!* En face de l'industrialisme qui veut faire du pauvre des machines travaillant pour accroître le bien être et les jouissances de quelques privilégiés, se dresse menaçant le Communisme qui signale à la haine des masses cette cruelle tendance, et qui veut entre les hommes la plus large, la plus complète égalité.

— Quel est le père de ces deux redoutables fléaux? — Le protestantisme, non tel qu'il existe, c'est-à-dire inconséquent et infidèle à lui-même, mais tel qu'il eût dû exister. En d'autres termes, nous trouvons ici l'application franche, rigoureuse et logique du principe protestant, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel.

En effet la Société ne vit que de dévouements et de vertus; les dévouements et les vertus ne vivent que de croyances religieuses, fixes et invariables; et les croyances religieuses ne sont inébranlables qu'autant qu'elles reposent sur l'autorité divine incarnée dans l'Eglise... Eh bien! le protestantisme a implanté dans les esprits un doute irremédiable.

Où trouver dans ces doctrines, que chacun peut croire ou rejeter, des motifs suffisants pour combattre, et l'énergie nécessaire pour vaincre l'orgueil, la soif de l'or, l'amour des plaisirs, ces vices si profondément enracinés au cœur de l'homme?

D'autre part, l'individualisme religieux appelle logiquement l'individualisme politique. En effet, la raison dit que si Dieu, pour ne pas dégrader son chef-d'œuvre, a fait chaque homme majeur et roi dans l'ordre religieux, il n'a pu sans contradiction le vouloir mineur et sujet dans l'ordre politique. La raison dit que conserver la liberté absolue de penser et abdiquer celle d'agir, c'est constituer l'infâme régime de l'hypocrisie. Les individus pontifes se demandant donc pourquoi ils ne seraient pas rois, la raison protestante leur répond que c'est là le droit du plus fort, lequel cessera dès que les sujets se croiront les plus forts... Ainsi le communisme n'est réellement que la forme sociale du protestantisme.

Maintenant, quel est le moyen de conjurer l'orage? — C'est de faire rentrer la Société, grands et petits, dans le sein de la vérité, dans le Catholicisme. Seul, le Catholicisme a assez de puissance et d'autorité pour abattre l'orgueil, pour le remplacer par l'esprit d'humilité, d'obéissance. Le paupérisme est une maladie sociale, supportable quand on veut la soigner, mais incurable de sa nature... Seul le Catholicisme pourra inspirer l'amour, l'estime de la pauvreté. Il portera les riches à capitaliser leur superflu dans les mains de ceux qui manquent du nécessaire, à sécher les larmes du pauvre invalide, à procurer au pauvre valide l'honneur de manger du pain à la sueur de son front. Seul, enfin, il pourra produire l'accord général des familles humaines dans une soumission spontanée à la pensée divine sous l'action morale de l'Eglise, domptant les cœurs par les miracles de sa charité, subjuguant les esprits par l'éclat de ses lumières, et amener un bien être matériel qui se généralisera par l'assujettissement plus complet de la nature sous l'action de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, et par une répartition plus équitable sous l'inspiration de la charité.

Hors du Catholicisme, l'homme ira donc se perdre dans l'individualisme, dernière et seule logique expression du protestantisme religieux. Hors du Catholicisme, la Société ira donc s'abîmer dans le gouffre du communisme, dernière et complète expression du protestantisme social.

Heureusement, l'arche qui flotte éternellement au dessus du flot croissant de l'erreur est, pour l'humanité aussi bien que pour l'individu, le seul refuge où puisse s'assurer leur salut. C'est pour cette raison, que nous vous avons donné dans le second numéro du journal la formule de la religion catholique, de laquelle reluit la magnifique et consolante image de cette unité politique et sociale, après laquelle nous soupirons. En effet, cette doctrine vous semble-t-elle nouvelle, émanée seulement de notre cerveau; ou bien la reconnaissez-vous comme la doctrine de dix huit siècles, comme essentiellement catholique, c'est-à-dire universelle? Nous prouverons plus tard que cette doctrine n'est pas dualiste, mais parfaitement unitaire, et que son unité religieuse et libérale est en opposition directe tout à la fois avec le système moscovite et avec la théocratie despotique qui détruisent, le premier, la puissance ou l'unité religieuse, la seconde, l'indépendance légitime de la liberté nationale. Tant il est vrai que nous avons véritablement posé la doctrine catholique de l'autorité de Dieu et de la liberté de l'homme, jusque là qu'on ne pourrait nous accuser de ne pas posséder, dans notre droit social, l'unité hiérarchique qu'en accusant Dieu lui-même de ne l'avoir pas posée, lorsqu'il créa l'homme libre, c'est-à-dire en se réfugiant dans le manichéisme ou dans le fatalisme. Mais avant d'entamer des sujets de cette importance, qu'il nous soit permis, de nous expliquer et de nous entendre sur les mots de *liberté*, de *patrie* et de *nationalité*, qui bouillonnent dans tous les cœurs et sortent de toutes les bouches!

LIBERTÉ, ORDRE.

Enfin toute l'Italie est ou va être munie d'institutions qui lui permettront de marcher d'un pas ferme dans la voie de la liberté; plus de vingt-cinq millions d'hommes sont rangés ou vont être rangés sous la bannière constitutionnelle; et la grande fédération sera formée, sinon par un pacte écrit, au moins par un accord tacite, par un consentement unanime; et, dès à présent l'on peut dire qu'il n'y a plus qu'une nation en Italie; et que cette nation recrée tout d'un coup par le souffle régénérateur de Pie IX est prête à se lever comme un seul homme pour défendre son indépendance contre quiconque oserait l'attaquer.

C'est là un pas de géant qui fera l'admiration de la postérité, mais qui pourrait aussi devenir l'objet d'un blâme sévère de sa part si par hasard, abandonnant les principes sacrés qui lui ont rendu la vie, l'Italie reculait en arrière. Et le blâme ne serait pas pour les princes, car ils ont loyalement fait tout ce qu'ils pouvaient faire; ils ont mis entre les mains des peuples les instruments de la liberté; c'est aux peuples qu'il appartient maintenant d'en élever et d'en consolider l'édifice. S'ils ne le savent pas faire l'histoire inflexible dira: ces peuples n'étaient pas mûrs pour la liberté.

Or la première, la plus essentielle des conditions de la liberté, c'est l'ordre; car ces deux mots *liberté*, *ordre* représentent une organisation complète et régulière sans laquelle aucune chose humaine ne peut avoir vie. Ordre et liberté sont deux choses indivisibles et que l'on ne peut concevoir l'une sans l'autre. L'ordre est à la liberté ce que le cœur est à l'organisme humain, ce que le pendule est à l'horloge; ôtez le cœur à l'animal et le pendule à l'horloge, l'un et l'autre bien qu'ils aient conservé toutes leurs autres raisons d'être, cependant n'existent plus. La société est une horloge, dont la liberté est la vie et l'ordre le balancier.

L'ordre c'est la loi devant laquelle tous sont égaux à condition que tous lui seront également soumis. Manquer à l'ordre c'est violer la loi, c'est porter atteinte à la liberté, c'est détruire l'égalité, c'est opprimer les droits de l'homme, car la liberté ne peut vivre, l'égalité ne peut exister, l'homme ne peut exercer ses droits qu'autant que la loi qui est ordre les protège.

Nous sommes tous libres au même titre parce que tous nous sommes membres de la grande famille humaine; mais précisément parce que nous sommes tous également libres, aucun de nous en particulier n'a le droit de porter atteinte à la liberté de son semblable. La loi n'est faite que pour régler l'usage de la liberté, pour la protéger contre les invasions de la licence; voilà pourquoi nous devons être tous soumis à la loi non pas QUOIQUE libres, mais PARCE QUE libres.

La loi qui n'est autre chose que la manifestation extérieure de l'ordre pose il est vrai des limites à l'exercice de la liberté de chacun; mais c'est au profit de la liberté de tous; et il est inutile d'expliquer que dans l'état de société où tous ont les mêmes droits, tous, par force, ont les mêmes devoirs; car la liberté sociale ne peut en aucune

Entendez vous, N. T. C. F., cette étonnante parole que les premiers, c'est à dire que tous les chefs de nations, quelle que soit la forme du gouvernement, aient la modestie, le dévouement, la probité de bons serviteurs? de là vient cette expression admirable de *service public* pour désigner les divers emplois de la magistrature, de l'armée et de l'administration.

Et nous, vos pasteurs, nous sommes plus que tous les autres vos serviteurs pour le besoin spirituel de vos âmes; notre pasteur suprême à tous, le souverain Pontife, s'honore comme du plus beau de ses titres d'être le *serviteur des serviteurs de Dieu*.

Remarquez, N. T. C. F., que, hors du christianisme, en aucun temps ni en aucun lieu la condition du pouvoir n'a été ainsi envisagée. Parcourez toutes les pages de l'antiquité païenne, transportez-vous dans les régions dont les gouvernements ont échappé jusqu'ici à l'influence de l'Evangile, vous y chercherez en vain l'idée si magnifiquement réalisée par le Sauveur des hommes. Après l'Evangile, écoutons le plus grand docteur de l'Eglise: « Ceux qui commandent, dit saint Augustin, ne doivent pas le faire par la passion de dominer, mais pour servir les intérêts publics; tel est l'ordre de la nature; ainsi Dieu a constitué le genre humain. »

Remarquez ces dernières paroles: *Tel est l'ordre prescrit par la nature, telle est la constitution du genre humain*. Ce n'est donc pas une opinion contestable; c'est le plus certain de tous les droits. Si les gouvernements païens l'ont méconnu, c'est qu'ils ont

méconnu le fond, l'essence même de notre nature. Voilà ce qu'enseigne saint Augustin qui fut, au cinquième siècle, l'oracle des Conciles, le vainqueur de toutes les hérésies, l'autorité la plus imposante pour les théologiens des siècles suivants; il ne fait, du reste, qu'exprimer un principe qui résulte des dogmes fondamentaux du christianisme, de sa morale, de sa discipline, de son culte.

De ses dogmes d'abord:

Il vient dire aux hommes ce qu'on ne leur avait jamais dit: Vous êtes des frères, parce que vous avez au ciel un Père commun, un Père dont vous êtes les enfants par droit de création et par droit de régénération. Un frère, s'il est investi de quelque autorité, ne peut dominer, il ne peut qu'aider et servir.

Vous devez vous aimer, a dit encore Jésus-Christ; or l'amour porte à servir, à se dévouer, à faire les plus héroïques sacrifices.

Notre culte et notre discipline n'étant que l'expression des dogmes de la morale du christianisme, ne peuvent qu'inspirer les mêmes sentiments à tous ceux qui sont animés de son esprit.

En interrogeant l'histoire, N. T. C. F., vous trouverez sans doute que cet esprit n'a pénétré que lentement et d'une manière presque insensible dans la Constitution des Etats; mais remarquez bien que la mission de l'Eglise n'était pas d'imposer par la force une doctrine qui ne devait faire verser d'autre sang que celui de ses Apôtres et de ses Disciples.

Dieu, maître absolu de l'homme qu'il a tiré du néant, a voulu respecter sa liberté, il fallait

donc lui persuader de faire un bon usage du pouvoir, de la fortune, et de dompter ses passions; quand on connaît la nature de notre cœur, on comprend que cette œuvre devait être bien longue au gré de nos faibles jugemens; mais Dieu est plus patient que nous parce qu'il est éternel.

N'oublions pas que dans les desseins de Dieu, l'homme, régénéré par l'Evangile, devait chercher avant tout un royaume éternel. Mais, chose admirable! en poursuivant ses immortelles destinées, l'homme a rencontré ce qui fait la véritable prospérité des sociétés politiques.

N'oublions pas enfin que Jésus-Christ, en déclarant que son royaume n'est pas de ce monde, a déclaré par là même qu'il ne commandait et ne proscrivait aucune forme de gouvernement. Saint Paul s'est borné à dire à tous ceux qui gouvernent qu'ils étaient *ministres de Dieu pour le bien des peuples*.

L'Eglise, héritière de cet esprit, a vécu sous l'empire romain, sous les monarchies et sous les républiques italiennes du moyen-âge, elle vit encore sous la Confédération suisse et sous les gouvernements démocratiques de l'Amérique du Nord et du Midi. Il est inouï que jamais le clergé de ces contrées ait manifesté la moindre opposition à cette forme de pouvoir, ait montré pour elle moins de dévouement que les autres citoyens; mais partout soumis, il rédit partout, après saint Paul, aux rois absolus comme aux présidents des républiques: Vous êtes les *ministres de Dieu pour le bien des hommes*.

(La fin au prochain numéro.)

façon ressembler à la liberté sauvage. Dans l'état de société l'homme a le droit de faire tout ce qui ne nuit pas au droit d'autrui, c'est-à-dire, tout ce qui ne vient pas troubler l'ordre représenté par la loi. La liberté de chacun s'arrête au point juste où elle viendrait porter atteinte au droit et à la liberté d'autrui.

L'ordre est donc la base fondamentale, le principe éternel de toute liberté, et une nation qui ne le comprendrait pas ne serait pas digne de la liberté, et ne tarderait pas à retomber sous le joug de la tyrannie. Après s'être agitée quelques instants dans les convulsions désordonnées de l'anarchie, elle redeviendrait bientôt cadavre.

Telle est la pensée organisatrice et féconde que notre grand Pontife représente et que les peuples d'Italie ont eu la gloire de comprendre. Voilà pourquoi ils se sont groupés autour de lui et se sont contentés de le suivre avec une patience et une modération sans exemple dans l'histoire des peuples, dans la voie libérale et progressive qu'il avait ouverte. Faisant abnégation d'eux mêmes, réprimant une ardeur légitime depuis si long temps comprimée, imposant silence à de justes colères, faisant à la patrie le sacrifice de leurs ressentiments, repoussant les conseils perfides des hommes vendus à l'étranger, et les inspirations non moins funestes de jeunes imaginations en délire, ils ont compris combien il y aurait de danger pour le pays à se montrer impatients, combien il y aurait de honte à se montrer ingrats, et ils ont attendu paisiblement l'heure de la liberté. Honneur donc à la nation italienne! elle s'est montrée vraiment digne de sa vieille indépendance et de celui qui la lui a donnée.

NOUVELLES DE ROME

C'était mardi, 21 mars, et dix heures du matin sonnait à l'horloge de la ville, lorsque quittant l'imprimerie de la rue de la *Gatta* où le tirage du Journal venait d'être achevé, nous nous trouvons peu à près sur le Cours pour le longer jusqu'à la rue de la Croix. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant toute cette longue promenade recouverte d'une foule qui allait grossissant de plus en plus par les masses qui affluaient et débordaient à la fois de toutes les rues latérales! Au même instant, fenêtres et balcons se couvrent de tentures aux couleurs brillantes de l'Italie ressuscitée, et soit pressentiment, soit qu'une plus grande animation nous apparut dans tous ces apprêts de fête, nous murmurâmes à part nous: assurément quelque brise nouvelle a soufflé sur Rome, lui apportant son plus magnifique espoir réalisé. Et nous voilà arrêtant sur son passage le premier que notre bras peut atteindre. — Mais qu'est-ce donc, lui disons-nous? — Comment vous ne savez pas, s'écrie-t-il — Quoi! — Metternich est en fuite et l'Empereur d'Autriche prisonnier dans son palais, gardé à vue par un régiment de grenadiers Italiens! — Ah! — Ce fut la seule exclamation qui put s'échapper de notre bouche; mais dite avec un tel accent, que le brave Romain comprenant que notre cœur battait à l'unisson du sien, se mit à courir comme la gazelle pour récupérer le temps passé à nous satisfaire, et nous le voyons se mêler au flot du peuple qui roulait vers la place de Venise.

Nous revenons nous-même sur nos pas et à peine arrivé sur cette place, nous la trouvons recouverte de tout un monde de citoyens, bondissant de joie, ne formant qu'une seule voix pour pousser le même HOUURRA, ne vociférant que ce seul et même cri: à bas les armes du tyran; et que jamais plus le regard italien ne rencontre ce qui forgea les chaînes de la nation!

Déjà quelques uns des plus déterminés, à la tête desquels se trouvait notre intime ami, *Luigi Orlando de Palerme*, avaient envahi le palais de l'ambassade d'Autriche. Ils furent à peine introduits dans les appartements de la famille de M. l'ambassadeur, que le Sicilien prenant la parole, dit avec son sang-froid ordinaire: « M. le Ministre, vous vous expliqueriez mal les dispositions de respect et d'estime qui existent dans le cœur de tous les Romains à votre égard, si vous croyiez que nous sommes arrivés jusqu'à vous pour oublier le moindre de nos devoirs; mais si vous êtes d'avis que notre raison ne s'égare point par la résistance, donnez-nous la satisfaction de vous voir enjoindre les ordres les plus pressants pour que les armes de l'Autriche cessent de faire le pendant à celles de l'immortel Pontife qui nous a ressuscités à la vie et au bonheur. » — M. l'ambassadeur répondit d'une manière digne de lui et avec cette noblesse que lui commandaient les circonstances. — A quoi le Sicilien répliqua: « Mais M. le Ministre

vous voyez bien que nous n'avons pas besoin au jourd'hui de discours diplomatique. Le peuple nous attend sur la place pour comprendre à un signe de notre main s'il doit lui-même venir arracher ses armes ou attendre patiemment que vous les fassiez détacher du mur. » M. l'ambassadeur déclara qu'il cédaît devant la force et la députation se retirant comme elle était venue, c'est-à-dire en assurant ce haut personnage de son respect pour sa personne, ainsi que pour toute sa famille, elle vint se montrer à la foule par l'entresol du palais, d'où elle donnait des ordres et dirigeait le mouvement des échelles sur lesquelles grimpaient les plus ardents à renverser ce dernier signe de la domination autrichienne sur Rome. —

C'est dans ce moment que nos yeux furent témoins de prodiges de patriotisme. Un individu se tenait presque debout, entre Ciel et terre, sur cette énorme enseigne, et, la hache à la main, il brandissait ses bras pour la faire tomber fragments par fragments. Cependant, comme ses forces s'épuisent en vain et que le danger qu'il courait par ce manège, serre par trop le cœur des assistants, deux autres déterminés se mettent à monter les échelles comme s'ils couraient véritablement dans une rue, et, arrivés au près du premier à l'œuvre, ils prennent à eux trois la résolution de fixer une corde aux deux anneaux du mur qui maintenaient cette masse; après quoi s'y cramponnant tous d'une main, ils se servent de l'autre, pour ramener insensiblement l'écusson vers eux et parvenir ainsi à décrocher les deux chaînes latérales. Ce mouvement s'exécute au milieu d'applaudissements frénétiques et un instant après la grande place de Venise retentit comme du bruit sourd d'une mine qui éclate... C'était l'Autriche qui s'abîmait à Rome comme elle avait succombé à Vienne. Alors, une partie de la foule se précipite pour recueillir une parcelle des débris, tandis que l'autre soulevant en l'air une bannière blanche, à frange dorée, surmontée d'une croix, et au milieu de laquelle on lisait écrites en lettres d'or ces paroles: ALTA ITALIA! — va la fixer à la place devenue vide.

La même cérémonie est faite partout où se trouve une exposition semblable, jusqu'au moment où plus rien n'existant de ce qui blessait les yeux de la foule, on en transporte ce qui reste sur la place du peuple, où le feu acheva de tout consumer.

Quelques heures après, cette même place du peuple est encombrée par la même foule, au milieu de laquelle flottent aux vents toutes les bannières aux couleurs du Pape, de l'Italie et de quelques autres nations; et cette immense population se rangeant en ordre s'engage tambour battant et musique en tête dans le Cours qu'elle parcourt pour se rendre au Colysée où le célèbre Père Gavazzi et le brillant Poète Masi, improvisent un discours et des vers analogues à la circonstance. De là, on se rend sur le Capitole; l'Eglise, dite d'*Ara-Caeli* ouvre son portique et tout ce qu'elle peut contenir de fidèles chante avec l'accent de l'enthousiasme le *Te Deum* d'actions de grace.

Maintenant, que ceux qui veulent condamner Rome, le fassent, si c'est répondre avec trop d'exaltation à une délivrance si long-tems attendue et comme marquée du doigt de Dieu! Pour nous, nous n'avons que des larmes d'attendrissement à donner à ce peuple qui est toujours raisonnable même dans le plus grand délire de l'enthousiasme et qui a trop de foi, trop de sentimens religieux pour ne pas goûter enfin cette félicité pure à laquelle l'univers entier est appelé sous le règne de l'immortel Pie IX.

Le soir du même jour, la fête a été close par cette illumination, dite des *MOCCOLETTI* qui n'a jamais eu sa reproduction nulle part, et qui, pendant les heures qu'elle dure fait du Cours de Rome, dans toute sa longueur, un véritable voile céleste vu par la nuit la plus avancée et la plus sereine. Représentez-vous toutes les maisons illuminées depuis la porte jusqu'à la cime des toits et une population de cent mille âmes, au moins, se montrant à toutes les fenêtres, sur tous les balcons; deux rangées de voitures en bas, et, au milieu d'elles, dessus, devant, derrière les masses les plus compactes, ayant une bougie allumée à chacun de leurs doigts et décrivant dans les airs, par le mouvement des bras, toutes sortes de figures, pendant que chaque bouche s'ouvre pour jaser avec le voisin, avec la voisine, au milieu des acclamations des uns, des *houurras* des autres; et tout cela, sans que personne s'offense le moins du monde, ni ne se tourmente, ni ne se blesse. Vraiment, c'est à ne pas y croire, et si déjà nos yeux n'avaient assisté par trois fois à ce spectacle, le cœur toujours plus enthousiasmé de ces démonstrations inoffensives, nous n'oserions encore croire à cette *sage folie*, pour la raconter de sang froid à ceux qui ne l'ont jamais vue. — Les Romains, par respect pour leurs frères Lombardo-Vénitiens, qui n'avaient encore goûté aucun des biens

apportés sur la terre par Pie IX, n'avaient osé se permettre cette fête, à la fin du Carnaval; mais ils s'en sont dédommagés aujourd'hui avec usure. En effet, c'est doux et bien doux de rire, quand on sait que personne ne pleure plus à côté de soi. Puissent ces heureuses dispositions du cœur des Romains se manifester de plus en plus, et que nos oreilles ne les entendent jamais faire sortir de leurs bouches d'autres paroles que celles qui rejouissent tout le monde et qui doivent les honorer à jamais!

Un mot à l'adresse du Café des Beaux-Arts.

On nous communique, aujourd'hui, 22 du présent mois, une lettre, en date du 18, adressée à M. le Directeur du Café des Arts, à Rome, qui nous paraît être le fait d'un être doublement lâche et doublement vil. Comme elle est écrite en français; s'il restait le moindre doute, à ceux qui l'ont lue, qu'aucun de nos compatriotes, actuellement à Rome, n'est capable de déshonorer ainsi la nation, nous leur offririons, pour les convaincre de la vérité de notre assertion, la preuve matérielle la plus irréfutable. Oui, quelque soin que l'on prenne, quelque mal que l'on se donne pour écrire une langue qu'on ne pratique point dès l'enfance, et, journellement, il est toujours dans cette langue quelque chose qui trahit l'emprunt. Ainsi, nous défions le plus habile romain d'accrocher nos lettres comme un français d'origine. Voyez, maintenant, si les accents aigus dont fourmille cet écrit ressemblent le moins du monde à ceux que nous faisons par l'inflexion de nos doigts: ils tiennent le milieu entre ceux-ci et nos accents graves. De là, après la première lacheté d'écrire une lettre sans la faire suivre de sa propre signature, la lacheté, plus grande encore, de singer l'idiome d'une autre nation pour déverser sur elle une honte qu'elle ne mérite pas.

Nous ajoutons que la double action vile, résultant de ce procédé inique, est qu'après avoir même désigné la maison d'où part l'écrit, l'anonyme attribue à une classe de citoyens, au nom desquels il se permet de parler, un langage qui n'est point dans leurs mœurs, ni dans leurs habitudes. Oui, le véritable Catholique ne s'indigne contre personne; ne blâme ni ne condamne aucun habitué du Café des Arts: à plus forte raison, il ne leur enverra jamais de loin la menace, ni ne se permettra aucune levée de boucliers pour les exterminer tous. Si tous les actes partis de ce Café ne lui plaisent pas au même degré, naturellement il gémera en secret; mais de ce tourment que tout honnête homme éprouve à la vue de quelques uns de ses frères, s'écartant momentanément de la voie de l'honneur et des devoirs, il y a un monde de chemin à faire pour en arriver à prodiguer l'injure et à menacer des armes ceux qui, de jour en jour, vont se persuadant de plus en plus que la liberté ne fut jamais la licence et que Pie IX est trop habile dans la connaissance des hommes et des choses pour opposer à une si haute raison son mesquin individualisme, et pour réprocher ce que lui-même approuve avec une solennité toujours mieux marquée et plus explicite. D'ailleurs, si jamais personne en est douloureusement rédtit à adresser directement la parole au Café des Arts, ce sera le journal le Capitole, lui-même, qui s'en chargera; parce qu'il a pris sur lui le soin d'opposer la logique à toutes les erreurs, la raison à la violence, d'assurer la liberté à tous, et de sauvegarder les intérêts de tous. Et le Capitole n'a jamais oublié, ni n'oubliera jamais que le talent ne saurait être de l'animosité. Il faut du calme à l'esprit pour mériter l'approbation des hommes, et lors même qu'il serait entraîné par des impressions vives, il doit encore conserver une dignité qui fasse souvenir qu'il parle au nom de la vérité et la vertu. De tout temps il s'est trouvé des hommes propres à déshonorer les discussions les plus graves par des personnalités outrageantes. Mais quelle que soit la disposition de l'esprit humain à accueillir les libelles qui promettent des satires piquantes ou des calomnies, les libellistes n'en sont pas moins la race d'hommes la plus méprisée. L'erreur est passionnée, elle est intolérante, elle est cruelle; ce qui lui manque du côté de l'autorité, elle veut l'obtenir par la persécution; elle répand l'outrage à défaut de raisonnemens; elle sollicite des violences, elle appelle les passions à son secours. La vérité, au contraire, est calme, sa domination s'exerce par la gravité naturelle de son langage, elle oublie les personnes pour ne se souvenir que des doctrines. Mais ces doctrines elle les énonce avec force, parce qu'elles partent du fond de la conscience. C'est ce que nous ferons en tout et toujours.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

La France, nous pouvons dire le monde, disait naguère Mgr l'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX à ses ouailles, se trouve à l'un des moments les plus solennels de son existence. En présence des événements qui viennent de s'accomplir, l'homme se sent pressé de demander au Ciel, de demander à la terre le secret de son avenir. Devant ces ruines, que quelques heures ont amoncélées, sur les bords de cet abîme où tout un monde a disparu, il n'y a place sur nos lèvres que pour cette parole d'un célèbre orateur sur une tombe royale : DIEU SEUL EST GRAND !

Ce mot est le principe immortel de la confiance du Chrétien : au-dessus de ces mobiles révolutions de la terre et du temps, il aperçoit un ordre de desseins immuables que la Providence déroule des hauteurs du Ciel et de l'éternité. Le souffle des orages n'emporte que ce qu'il y avait de périssable dans les institutions du passé ; le principe divin reste : sur cette base solide, Dieu élève un nouvel avenir ; et là où l'homme se trouble, le chrétien espère toujours.

Quel dénouement a trompé davantage toutes les prévisions humaines ? Si, détachant un moment nos yeux du ciel, nous les reportons sur cette terre qui hier tremblait encore, et qui se raffermir aujourd'hui d'une manière miraculeuse, quel motif de confiance et de sécurité ! Ces commotions qui remuent la société jusque dans ses fondements, montrent à nu tout ce qui était caché dans le secret des âmes : c'est la tempête qui, en soulevant les flots, fait pénétrer le jour jusque dans la profondeur des abîmes.

Regardez-le, pendant ces quelques heures de combat, ce peuple qui ne dissimule rien, qui ne pourrait rien dissimuler dans l'ardeur de la lutte, dans l'ivresse du triomphe. Remarquez vous une seule manifestation, entendez-vous un seul cri dont votre foi puisse s'épouvanter ? Ne le voyez-vous pas, au contraire, au moment où il rencontre sur son chemin l'image de JÉSUS-CHRIST, s'incliner avec respect, reconnaître et proclamer que c'est là le vrai et le seul symbole de l'affranchissement du monde ?

Ce n'est donc pas cette liberté jeune, sauvage, de quelques mauvais jours de notre histoire, que nous avons devant nous : c'est une liberté instruite à l'école de l'expérience, et qui aura l'intelligence de son origine et de sa mission. C'est à nous, Pasteurs des peuples, à vous, Chrétiens nos enfants, à venir à elle pour qu'il ne puisse plus exister de malentendu entre nous, pour qu'il soit bien compris que sa cause est la nôtre.

En effet, pour vous engager à prêter le concours le plus loyal à ce qui s'établit à ce moment, qu'avons-nous à faire, qu'à vous rappeler les devoirs du chrétien, tels que l'Eglise les promulgue depuis 18 siècles. Les formes extérieures du pouvoir n'ont rien d'absolu. L'Eglise le sait, elle qui a vu passer tant de dynasties, crouler tant de trônes, qui a vu la face de la société renouvelée par tant de révolutions. Mais il est une base divine sur laquelle doivent être assises toutes les institutions humaines : c'est sur ce terrain, fermé aux mauvaises passions, que nous nous rencontrons toujours avec les défenseurs sincères de l'ordre et de la liberté.

Une grande mission s'ouvre devant nous : elle a été comprise dans toute la France ; elle l'a été surtout, nous le disons avec orgueil et bonheur, dans cette ville et dans ce diocèse. Ce ne sont pas les classes seules qui ont un intérêt plus immédiat à ce que la terre ne tremble point sous leurs pas : ce sont les hommes qui ne vivent que de leur travail, c'est la population entière qui s'est trouvée ralliée par le même sentiment de justice, d'ordre et de conservation.

De pareilles dispositions attestent un progrès de la conscience de l'homme et de la foi du chrétien, dans lequel nous devons voir les plus sûres garanties de notre avenir ; et l'Europe n'aura pas à s'effrayer d'une liberté qui se montre jalouse de respecter toutes les conditions de l'ordre et de la paix.

Parmi les caractères providentiels du mouvement qui transforme le monde, nous pardonneriez-vous d'oublier l'élection du Pontife par qui J. C. est représenté en ce moment dans l'univers ? Tout ce qu'on a espéré de Pie IX se réalise : et lorsque la postérité la plus reculée reportera ses regards sur les événements si prodigieux que nous voyons passer devant nous, elle admirera cette noble et douce figure qui se mêle, comme une vision céleste, à tous les mouvements de notre époque ; cet envoyé de Dieu qui, en marquant de nouveau la liberté du signe rédempteur, a résolu le problème de l'avenir, et donné à la terre le signal de ses nouvelles destinées.

Prions avec confiance et ferveur, pour que l'Esprit de sagesse et de force descende toujours plus abondant sur l'Eglise et sur la France, et consomme à jamais la grande alliance de la religion et de la liberté ; car la vraie foi et la vraie liberté, s'unissant à la face du monde, rapprochent toutes les convictions, fécondent toutes les espérances. Là où est l'esprit de Dieu, a dit saint Jérôme, là est la liberté, là le bonheur.

— La correspondance de Paris n'est plus arrivée depuis six jours. Une lettre de Lyon en date du 14 nous rassure complètement sur ce retard des courriers, qu'il faut attribuer au mauvais temps et au débordement des fleuves. Les ponts ont été emportés sur plusieurs points et les communications interrompues. La France est tranquille.

NAPLES. — Les Journaux napolitains ne nous ont pas encore apporté la réponse du Comité de Palerme. Cependant lord Minto y est arrivé le 9 et nous savons qu'il a immédiatement demandé une entrevue avec les membres du gouvernement provisoire.

TOSCANE — Les Journaux de Florence annoncent que la nouvelle de la publication du Statut fondamental pour le gouvernement temporel de la Sainte Eglise a été accueillie dans cette ville avec la plus grande satisfaction.

LIVOURNE — Aujourd'hui 23 mars, nous recevons la nouvelle suivante. Le 20 mars on a fêté à Livourne la Constitution de Pie IX. Le Consul pontifical, marquis Romagnoli, de Forli a adressé, du balcon de son palais, ces quelques paroles au peuple.

Peuple de Livourne, italiens.

Assez heureux pour être le représentant d'un prince généreux, de l'immortel Pie IX, dans cette belle partie de l'Italie, je ne puis m'empêcher d'unir ma voix à la voix de votre allégresse.

Puisque l'œuvre de la résurrection italienne commencée dans la métropole du monde catholique vient d'y recevoir son complément, on doit dire que Rome doit être, comme elle l'a toujours été, l'alpha et l'oméga de la rédemption italienne. Sortie du Vatican, la parole puissante de vie devait avoir un résultat heureux. Les clefs confiées aux mains de Pie IX ont fermé un abîme de maux en ouvrant une source de biens pour l'Italie.

C'est au nom de Dieu que le Souverain Pontife a agi et le bras du Dieu des victoires saura développer et soutenir cette grande entreprise. Tels sont aussi vos sentiments, généreux habitants de Livourne. Je me rappellerai toujours avec une sincère reconnaissance, vos cris spontanés de joie et les innombrables applaudissements dont vous avez couvert mon magnanime et très-aimé Souverain autour du palais de son consulat. L'étendard romain qui flotte à vos yeux a reçu de vous des honneurs qui en accroîtront le lustre et la gloire.

Permettez donc, que plein d'une douce émotion je répète vos applaudissements et que je vous recommande l'union, la paix et la fraternité.

Vive le bon et magnanime Pie IX.

Vive Leopold II, vive Charles Albert.

Vive et vive à jamais l'indépendance italienne.

— Le noble exemple du clergé français porte déjà ses fruits en Italie. Nous apprenons que les évêques de Pise, de Volterre, de S. Miniato, de Siene et ses suffragants ont fait des démarches auprès du gouvernement pour réclamer l'entière émanicipation de l'Eglise. La liberté religieuse, l'indépendance de l'Eglise sont des droits imprescriptibles, et l'on ne peut douter que le magnanime Léopold ne s'empresse de délivrer le clergé de ses états, d'un joug odieux et tyrannique.

TURIN — Le Ministère de Sardaigne est constitué. Il se compose de MM. Cesar Balbo, président du conseil ; du marquis Pareto, ministre des affaires étrangères ; du marquis Ricci, ministre de l'intérieur ; du comte Scolopis de Salerne, ministre de grâce et de la justice ; du comte Franzini, ministre de la guerre et de la marine ; du Comte Thaon de Revel, ministre des finances ; du chevalier Des-Ambrois de Nevache, ministre des travaux publics et du chevalier Buon Compagni, ministre de l'instruction publique.

Les nouveaux ministres n'ont accepté leurs portefeuilles qu'après avoir fait adopter à S. M. le programme politique suivant.

1. Prompt et large armement du pays et camps d'observation.
2. Serment militaire.
3. Amnistie complète.
4. Emancipation civile et politique des Israélites.
5. Pouvoir aux Chambres de modifier la Constitution.

— Les chambres seront convoquées la première fois, pour le 27 avril.

— Une sourde agitation règne dans toute la Pologne.

— La nouvelle de la mort de S. M. I. Nicolas est annoncée par tous les Journaux de la haute Italie.

ROME

DERNIÈRES NOUVELLES.

— N'ayant pas encore reçu les actes officiels de la révolution autrichienne, nous donnons, d'après les journaux et sous réserve de rectification les nouvelles suivantes :

C'est le 15 que la révolution a été accomplie à Vienne. A 5 h. du soir le peuple était maître de la Ville, le ministère changé, la liberté de la presse accordée et le gouvernement constitutionnel établi.

Ces concessions tardives ont produit un soulèvement général dans la Lombardie. Les vénitiens ont chassé la garnison ; à Milan la victoire est restée au peuple après un combat sanglant ; les duchés de Parme et de Modène sont en pleine insurrection, le Piémont et la Toscane ont fait marcher des troupes aux frontières ; quelques jours encore et l'Italie sera une nation libre.

— Hier la ville était dans une extrême agitation. Il s'agissait de former un corps de volontaires prêts à voler immédiatement au secours des frères qui combattent pour l'indépendance de la patrie. A 3 h. du soir le Forum était rempli de plus de 45 mille personnes auxquelles le général Ferrari adressa quelques paroles d'un patriotisme admirable. Des listes d'enrôlements sont ouvertes dans tous les quartiers de la garde civique. La jeunesse accourt en foule se faire inscrire.

— Les troupes de ligne et la cavalerie, partent aujourd'hui pour la Romagne. Demain les gardes civique volontaires iront s'embarquer dit-on à Civita-Vecchia pour Livourne.

C'est le général Durando qui marche à la tête de ces généreux citoyens.

Par ordonnance du Ministre de la guerre, le corps d'opération de l'armée pontificale est ainsi composé :

- Quatre régiments d'infanterie.
- Deux régiments de cavalerie.
- Trois batteries d'artillerie de campagne.
- Une compagnie d'ouvriers militaires, prise dans le corps des artilleurs.
- Deux compagnies du génie.
- Chaque régiment aura des officiers de santé.
- Les troupes étrangères au service du S. Siège seront réunies au corps d'opération.

AVIS IMPORTANTS.

Nous croyons devoir observer à nos lecteurs de l'étranger que, s'il en est parmi eux qui ne veulent pas s'abonner, ils doivent, au moins, s'enquérir auprès de leurs connaissances de celui qui serait dans d'autres dispositions, afin que l'administration du Journal n'éprouve pas la perte des numéros envoyés à leur adresse.

Nous continuons de nous recommander à tous les hommes de bonne volonté, notamment à MM. les Curés et Vicaires qui, voyant de leurs yeux notre œuvre de dévouement, en faveur de l'humanité, s'empresseront de nous venir en aide et de nous épargner bien des frais de correspondance. Celui qui réunira douze abonnements recevra le treizième en prime, et ainsi de suite, si sa liste se couvrait d'un plus grand nombre d'abonnés. Les recouvrements seront faits au domicile des chefs de section par un banquier romain.

Inutile de dire que tout abonnement individuel, comme toute lettre ayant trait au Journal, doivent être affranchis et adressés au bureau de la direction, rue de la Croix N. 14, à Rome. Pour qu'il n'y ait jamais méprise ; toute lettre portera sur un coin de l'adresse : port payé, et sur un autre, voie de mer.

DURAND (DE CASSIS) Directeur } gérants responsables.
L'ABBÉ BATTELLI, Administra- }
teur et Caissier.

Impimerie des Classiques de Joseph Brancadoro.